

FAUST



Robert Nye

## FAUST

lequel livre est l'*Historia Von D. Johann Fausten Dem Wietbeschreyten Zauberer und Schwartzkünstler*, ou l'*Histoire du Dr Jehan Faust Magicien et Nécromancien illustre*, telle qu'écrite par son serviteur et disciple Christophe Wagner, pour la première fois transcritte du Bas Allemand en Angloys et translitée en François par

*Alain van Crugten*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage  
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),  
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,  
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

© 1981 by Robert Nye  
© 1986 Éditions Julliard/L'Âge d'Homme,  
2022 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-745-7

*À Christopher Sinclair-Stevenson*



*Angelus in maiori plenitudine sapientiæ conditus est quam homo. Sed nullus homo, nisi omnino amens, eligit esse æqualis angelo, nedum Deo<sup>1</sup>.*

Aquinas, *Summa theologica*, I, LXIII, 3

*Peccatum hominis non est gravius quam peccatum dæmonis. Sed locus pœnalis hominis est Infernus<sup>2</sup>.*

Aquinas, *Summa theologica*, I, LXIV, 4

---

1. L'ange a été créé dans une plus grande plénitude de sagesse que l'homme. Or aucun homme, à moins d'être tout à fait fou, ne choisit d'être égal à l'ange, encore moins à Dieu. (*N.d.É.*)

2. Le péché de l'homme n'est pas plus grave que celui du démon. Or le lieu du châtement, pour l'homme, c'est l'enfer. (*N.d.É.*)



PREMIÈRE PARTIE

LA TOUR



## 1. Joyeux Noël

– Hé, Faust, dis-je.

Il ne me répondit pas.

Il n'aime pas que je lui parle comme ça.

– De l'encens, dis-je. Une pincée d'encens ne ferait pas mal dans le tableau. C'est chouette, l'encens. Surtout le bois de santal. Question de nuancer un peu l'ensemble, non ?

Ses yeux se croisèrent.

– Tu veux dire que je pue, fit-il.

Cela se passait à Noël dernier.

Nous étions dans la cave.

Il y avait le corps de la fille sur notre table.

Un feu énorme brûlait dans la cheminée.

– Je pue, dit-il. Je suis un vieil homme sale.

Rien de plus vrai.

C'est vrai qu'il pue. Il faut que je me bourre les narines de confiture.

La magie, ça va venir. Les aventures. Mais d'abord les faits.

Des faits sur Faust.

1. Il a de longs ongles noirs aux doigts et aux orteils. Et puis un furoncle sur le tarin.

2. Il enduit son furoncle de beurre ; ou de suif.

3. Sexe et suif. Voilà l'odeur que répand le Herr Doktor. Je jetai un coup d'œil à la fille.

Elle était belle. Des cheveux couleur et douceur de miel.  
Des tétons bien ronds comme des rabotes de pomme.

Un seul pépin :

Elle était morte.

– Monsieur ? dis-je. Maître ?

Il aime ça.

– Des serviettes ! brailla-t-il.

Le vieux con.

– C'est vrai ce que Luther dit ? demandai-je poliment.

– Des serviettes ! gueula-t-il. Et j'en ai marre de tes blagues sur Luther.

– Ce n'est pas une blague sur Luther. C'est ce que Luther dit : « On peut mener un démon à l'eau, mais on ne peut pas lui faire prendre un bain. »

Il caressa son furoncle.

– Je ne suis pas un démon, dit-il. Je suis damné, c'est tout.

Il lécha son jasper sanguin.

– Encore des serviettes, s'il te plaît, dit-il.

Je posai des serviettes brûlantes sur les genoux de la fille morte.

Elle avait de très beaux genoux. Avec des fossettes.

Il portait son grand manteau noir. Il faudrait voir qu'il ne porte pas son manteau noir.

Moi je portais mon manteau rouge.

La fille était nue.

Bon sang, qu'il faisait étouffant dans cette cave. Une vraie fournaise, ce feu.

Je lui demandai :

– Alors, pourquoi vous ne trempez pas votre damnation dans une baignoire ?

Il se mit à frotter avec les serviettes. Il commença par les genoux, puis remonta. Il ne me répondit pas.

– Vous pourriez renoncer à puer, dis-je. Vous pourriez vous accorder un bon bain chaud pour Noël.

Il secoua la tête.

– J'ai vendu mon âme au diable.

Ha ha.

Ça, c'est son excuse pour tout. Vous verrez.

Il était arrivé aux mamelons. Il les frottait à travers la serviette. Elle avait de beaux mamelons, mais ils ne pointaient pas.

– Elle est morte, fis-je.

Il continua à frotter.

– Sa mère a dit qu'elle était morte à trois heures, lui dis-je.

Il ôta les serviettes. Il les plia.

Il peut être terriblement soigneux quand il le veut.

– Comment fait-on pour ramener les morts à la vie ? dis-je.

Il grimaça son horrible sourire.

– De l'eau-de-vie, mon garçon, dit-il.

Je lui tendis la bouteille.

Et vous savez ce qu'il fait ? Il verse l'eau-de-vie sur tout le corps de cette pauvre fille ! Comme si elle était une omelette et qu'il allait la flamber.

Il lui donne de petites tapes partout. Il la frictionne jusqu'à ce que toute l'eau-de-vie ait pénétré.

– Chouette boulot, si on y arrive, suggèrai-je.

Il frottait.

Il grogna.

– Moi je n'y arrive pas, ajoutai-je. Je n'arrive pas à comprendre.

C'est un artiste merdique, évidemment. Mais l'odeur nauséabonde de la cave me faisait penser. Est-ce que Méphistophélès interdit d'user d'un bout de savon et d'eau ? Est-ce qu'on juge les magiciens à leurs aisselles ? Est-ce que Simon le Mage ne change jamais de chaussettes ?

– Simon le Mage, il ne changeait jamais de chaussettes ?

Ça, ça l'a touché.

Avec lui, Simon le Mage, ça prend toujours.

– L'homme pue, m'assena-t-il avec son grand air de Péché originel. Tu pues, mon fils. Je pue. Et elle pue également.

Il cessa de frotter.

Il s'essuya les mains sur ses moustaches.

– Si je n’étais pas là, continua-t-il, elle puerait bientôt davantage que nous deux ensemble.

Il regarda fixement le feu.

– C’est la condition humaine, dit-il.

Il ôta son manteau.

Dessous, il était nu.

Je remerciai Jésus d’avoir inventé la confiture de fraises.

Mais même avec son aide, il fallait que je me pince les narines. Il grimpa sur la table. Il s’agenouilla, chevauchant la pauvre fille. Sa queue pendouillait contre elle. Il plaça ses pieds avec les ongles des orteils contre les pieds de la petite. Elle avait de jolis ongles aux orteils. Sa mère aurait été fière d’elle. Il écarta les bras et plaça ses paumes sur les paumes de l’autre.

– C’est reparti comme au bon vieux temps, fis-je.

Ça, il ne l’a pas tellement apprécié non plus.

Il mit sa bouche sur la bouche de la fille.

Il l’embrassa.

Il a dû l’embrasser une bonne vingtaine de fois.

Je notai que son membre ne s’était pas raidi.

– En tout cas, dit-il en s’interrompant de l’embrasser et en tordant ses lèvres épaisses sur le côté, j’ai déjà pris un bain une fois.

– Il y a sept ans!

– La première nuit avec notre Héléne, fit-il songeur.

Puis il se remit au boulot, recommençant à embrasser cette pauvre fille morte.

Je regardai longuement les bougies.

La nécrophilie, ça ne m’a jamais excité.

Je dis:

– Mais vous ne vous êtes pas tellement lavé, hein?

Il embrassait.

Embrassait.

Comme une plante carnivore.

Puis il dit:

– J’ai joué avec mes canards.

– Et Hélène, elle jouait avec quoi?

– On s’est bien amusés, fit-il.

Je fermai les yeux.

– Vous avez éclaboussé beaucoup trop, dis-je.

– Je n’ai pas pu l’empêcher.

Pas pu l’empêcher. Mais l’eau avait débordé de la baignoire et avait percé le plafond. Cette nuit-là, il avait plu dans la bibliothèque.

Maintenant, la table craquait.

J’ouvris les yeux.

Il descendait de la table. Il a des soies de porc noires sur les genoux. L’eau-de-vie dégoulinait de sa queue et de ses billes.

– Quelques bulles de savon, sans plus, dit-il.

– L’eau du bain sur tous vos grimoires!

– Ça m’a foutu en rogne, Chris, se souvint-il.

– Vous m’avez frappé!

– Naturellement.

– Sur la tête.

– Avec quoi?

– Un livre.

– Quel livre?

– *La Magie sacrée* d’Abramelin le Mage.

Il fronça le sourcil.

– J’aurais juré que c’était avec *La Clé de Salomon*, dit-il.

– Pas du tout. Je m’en serais souvenu. *La Clé de Salomon* n’est pas si lourde.

– Je te crois sur parole, dit-il.

Il loucha.

– C’est pour cela que nous n’avons plus recommencé depuis.

– Recommencé quoi?

– À prendre des bains.

– Tiens, tiens, dis-je, et moi qui croyais que c’était parce que vous aviez vendu votre âme au diable!

Il ignora cela.

Il tenait un miroir devant les lèvres pâles de la fille.  
Le verre s'embua.  
Lentement.  
Faiblement.  
Mais il s'embua.  
– Vieux salaud! dis-je.  
Il haussa les épaules.  
Il remit son manteau.  
– Peut-être qu'Hélène voudrait bien prendre un autre bain, elle? dis-je.  
– Eh bien, qu'elle prenne un autre bain, dit-il.  
Il suçà sa moustache.  
Il a une moustache longue comme ça.  
L'horloge fit un bruit comme si elle se raclait la gorge.  
Il renifla ses mains.  
– Je pue, dit-il. Donc je suis.  
Il parut tout à fait ravi de sa remarque.  
Il mangea une pêche et but tout le reste de l'eau-de-vie.  
La fille sur la table ouvrit les yeux. Ils étaient d'un bleu porcelaine. Si vous voulez mon avis, elle n'arrivait pas à croire à sa chance. Avoir été morte et puis se réveiller et se retrouver non pas au ciel ou en enfer, mais tout simplement dans une cave allemande dégueulasse avec deux types en long manteau.  
L'horloge sonna douze coups.  
– Joyeux Noël, dit-elle.

## *2. Les œufs de Nuremberg: une source d'ennuis*

Quand je lis un bouquin moi-même, je déteste que ça commence sans qu'on sache l'heure qu'il est, où on est, de qui il s'agit ou ce qui s'est passé avant que je n'arrive.

Donc, mes excuses.

*Quelle heure est-il?*

Dix heures et demie.

J'ai une montre à laquelle on peut se fier. Un de ces œufs de Nuremberg avec une fusée reliée au ressort principal. Trop gros pour la poche, évidemment. Il pend à ma ceinture.

Le seul ennui avec ces œufs de Nuremberg, c'est que c'est difficile à porter pour une dame.

Voyez Luther et Marguerite de Navarre.

Ils auraient pu s'entendre comme cul et chemise s'il n'y avait pas eu les œufs de Nuremberg.

Cette Marguerite, ce n'était pas seulement un joli minois. Elle avait traversé deux mariages jusqu'au bout tout en ayant l'esprit absorbé par des choses bien plus élevées. Elle essayait de rabibocher Jésus et Platon.

Puis, se retrouvant veuve pour la seconde fois, elle s'était tournée vers la Réforme. Sa cour était le refuge de tous ceux qui étaient emmerdés par le pape.

La reine M n'avait qu'une petite faiblesse: son œuf de Nuremberg. Ça l'embêtait, cette dame, d'avoir ce truc qui se balançait entre ses jambes. Donc, elle l'accrochait à sa ceinture et le laissait pendre dans ses culottes.

Voilà que cette grande patronne des protestants rencontre notre Martin Luther national.

Un mariage d'esprits épris de vérité.

Des affinités électives.

Bref, tout baigne dans l'huile jusqu'au jour où Luther lui demande :

« Ma chère sœur en Jésus-Christ, quelle heure est-il? »

La reine Marguerite lui tourne le dos.

Elle jette un coup d'œil rapide dans ses culottes.

« Martin, mon cher frère, mon œuf s'est arrêté... »

Luther éclate de rire. « Chère sœur, c'est qu'il aura cuit, si près de votre con! »

Fin d'une belle amitié.

On fait frire les luthériens maintenant en Navarre.

### 3. *Le mercredi des Cendres*

Nous sommes aujourd'hui le 28 février, mercredi des Cendres, AD 1540.

L'AD 1540, moi je l'appelle année Faust 24.

Ne vous en faites pas. Je vous expliquerai les années Faust.

Mercredi des Cendres. Le sac et la cendre. Le jour où certains s'attifent en robe de bure et filent chez le prêtre pour se faire tracer le signe de croix avec de la cendre sur le front. (Dans les régions où nous sommes, à la sortie de l'église, de jeunes gars protestants viennent enlever les filles catholiques en charrette, ils les conduisent à la rivière pour les récurer.)

Le mercredi des Cendres. Le début du carême. Même les luthériens l'appellent encore ainsi. Pour les latins, c'est *quadragesima, quadragesima dies*, le 40<sup>e</sup> jour avant Pâques. Le carême dure quarante jours et pendant tout ce temps-là il faut jeûner. Pauvre de vous, si vous le faites. Un misérable repas par jour, et encore après midi.

J'écris ces mots sur le carême avec une pinte de bière chaude à côté du coude. Je viens tout juste de la touiller avec une belle noix de beurre. Je suis en train de manger de la main gauche tout en écrivant de la droite – des tranches de foie de porc enveloppées dans une barde bien grasse, rôties à point. Pour plus tard, j'ai des cerises et des croquignoles.

### 4. *Wagner*

Je suis Christophe Wagner. Passons sur mes parents. Ils se foutaient de moi comme de leur première culotte. Tout juste s'ils ont pris la peine de l'ôter pour me faire.

Bon. Je suis un bâtard.

Je ne sais pas qui était mon père. Un roulier quelconque, peut-être. Ma mère était cuisinière à la Wartbourg. Le roulier

lui a mis son bâton dans la soupe et je suis la viande dans le bouillon.

La Wartbourg. Le château près d'Eisenach. Comme une verrue. Une excroissance papillaire brune au sommet d'une colline. Construite par Louis le Sauteur. Louis sauta pour la dernière fois en 1123, et à partir de ce moment jusqu'à une centaine d'années d'ici sa Wartbourg fut la cour des landgraves de Thuringe. Une bande de sauvages. Les ménestrels et les vagabonds y affluaient. Des chants bruyants. Des foules. Des nuits entières à picoler.

De mon temps, la Wartbourg n'était plus qu'une vieille garnison à demi en ruine, pleine d'armures que personne ne se préoccupait de polir. Peut-être mon cher papa était-il l'un des soldats? Junker Wagner? Un piquier? Un virtuose de la hallebarde? Peut-être même le sergent qui s'occupait de la cantine?

J'en doute.

On permit à ma mère de rester.

Ce dont je me souviens le mieux, c'est de la *Sängersaal*. La salle des ménestrels. Elle était vaste. Pleine de toiles d'araignée. Il y avait des fresques illustrant le Triomphe du Christianisme ou quelque chose de ce genre. Là, au milieu de cette grande salle vide, les oreilles d'un gamin pouvaient imaginer qu'elles captaient l'écho de chants tout différents.

Trop romantique. Je n'y suis allé qu'une fois, dans cette *Sängersaal*. Les portes étaient soigneusement fermées, parce qu'on y entreposait la bière. Je m'y suis glissé un soir que le quartier-maître était soûl. Je me suis fait tanner le cul quand il m'a attrapé.

Je passais le plus clair de mon temps aux cuisines. Casseroles et marmites. Graisse et huile. Rats et souris.

J'aime la bouffe. Mais l'enfer doit être une cuisine.

Et puis, le 4 mai année Faust 5 (1521), la Wartbourg accueillit la distinguée victime d'un kidnapping. Martin Luther, pas moins, le Grand Constipateur en personne. En rentrant chez lui à Wittenberg après la diète de Worms,

Luther avait été capturé et expédié dans notre garnison sur l'ordre de l'Électeur Frédéric 3 (surnommé le Sage par ceux qui ne le connaissaient pas).

C'était un truc bidon, bien entendu. L'enlèvement.

Fred 3 cachait Luther à la Wartbourg pour le sauver du saint empereur romain Charles 5, qui est un noble seigneur chrétien, mais qui a une trouille bleue des souris, des araignées et des hérétiques. Luther resta dix mois chez nous, se faisant appeler Monsieur Georges. J'avais cinq ans à l'époque, mais je me souviens nettement de lui. Qui pourrait oublier ce gros crâne en forme de pomme et ce regard fixe de vache derrière une barrière?

Le problème de Luther :

Il pétaït plus fréquemment qu'il ne s'asseyait.

Je ne me souviens pas seulement de sa figure.

Nous l'appelions le Grand Constipateur. La Réforme est née dans nos chiottes, là-bas, à la Wartbourg, lorsque Luther priait et que ses boyaux étaient remués. Il priait très souvent aux toilettes. Prier pour qui, ça, je n'en sais rien. Mais les deux activités étaient liées dans son esprit.

Prier et chier.

Luther appelait notre château son Patmos. Il disait qu'il y avait vu le diable et qu'il lui avait lancé son encrier à la tête dans la petite chambre au-dessus des arbres. Il l'avait manqué.

## 5. *Les anges*

J'ai 24 ans. Lorsque j'ai quitté les cuisines de la Wartbourg, je suis allé étudier la Divinité à l'université de Wittenberg. J'y fus admis à l'âge de douze ans grâce à la protection du Constipateur (garçon plein de ressources, je lui faisais des lavements), ainsi que – rougis, Wagner – grâce à certaines qualités ou monstruosité d'enfant prodige que je possédais.

J'étais un élève plein de rancœur. Je n'aimais pas l'atmosphère de Wittenberg. Tous mes professeurs étaient des protestants, et s'il y a une chose que je trouve plus idiote que les catholiques, ce sont les protestants.

Ils n'arrêtaient pas de se casser la tête et de faire des sermons sur la Justification par la Foi Seule, sur l'Action Omniprésente de Dieu, le Nécessitarisme, la Grâce Imputée, la Prédestination, etc. – je veux dire, lorsqu'ils n'étaient pas tout aussi occupés à brûler des bulles papales, à pulvériser des images et à arracher des curés à l'autel en les traînant par les cheveux.

Je réagis à tout cela en me spécialisant secrètement dans les anges.

Un ange est-il un être entièrement incorporel? Un ange est-il composé de matière et de forme? Les anges ont-ils des visages différents? Si les anges ont tous le même visage, de quel visage s'agit-il? Un ange peut-il rougir? Éternuer? Cligner de l'œil? Est-ce que les corps revêtus par les anges fonctionnent comme des organismes vivants? Un ange peut-il se déplacer d'un endroit (disons Paris) à un autre (disons Constantinople)? Un ange qui changerait de lieu, qui voyagerait de Paris à Constantinople, devrait-il passer par un endroit intermédiaire (par exemple Venise)? Combien de temps cela prendrait-il à un ange d'aller de Paris à Constantinople sans s'arrêter à Venise? S'il s'arrêtait à Venise pour (supposons) le week-end, ces jours pourraient-ils ne pas compter s'il ne désirait pas qu'ils comptent? Les anges voyagent-ils à des vitesses différentes? La pensée d'un ange est-elle identique à sa substance? Si la pensée d'un ange est identique à sa substance, cela signifie-t-il qu'il puisse ajouter quelques coudées à sa stature simplement en y pensant? Les anges mordent-ils? Les anges mangent-ils? Un ange sait-il qu'il est un ange? Les anges connaissent-ils l'avenir? Si un ange avait connaissance d'un avenir dans lequel les anges auraient disparu, pourrait-il changer son destin personnel? Quelle est la nature de la mémoire angélique? Un ange a-t-il de la

concupiscence? S'il en a, désire-t-il d'autres anges? Et/ou des êtres humains? Des animaux? Des orchidées? Le temps? Les anges ont-ils été créés avant ou après l'herbe? Les étoiles? Les baleines? Les arbres fruitiers? Une fois qu'il trône dans la gloire, un ange peut-il pécher? Quel péché les anges préférèrent-ils? Le péché du premier ange qui a péché fut-il la cause du péché des autres anges? Le péché du premier ange qui a péché fut-il *l'une* des causes du péché des autres anges? S'il en est ainsi, quelles furent les autres causes? Les causes du péché des anges sont-elles matérielles, formelles, efficientes ou finales? Le nombre des anges pécheurs fut-il égal au nombre de ceux qui ne péchèrent point? Combien d'anges peuvent danser sur la pointe d'une aiguille? Pourquoi dansent-ils? Sur quelle musique? Est-ce qu'une telle danse sur la pointe d'une aiguille est une innocente récréation angélique ou une occasion immédiate de péché angélique?

*Et cætera, et cætera, et cætera, et...*

Les anges, c'était mon dada.

Les anges étaient ma passion.

Je me spécialisai dans les anges. Pour ma propre satisfaction. Tout en écrivant les dissertations requises par mes professeurs à propos des vues variées et différentes sur ce qui se passe dans l'Eucharistie.

C'est-à-dire :

1° Le concile du Latran de 1215, transcrit ensuite en métaphysique aristotélicienne par Thomas d'Aquin, enseigne que le pain et le vin sont changés dans toute leur substance en corps et sang du Christ pour l'éternité. Cela s'appelle la *transsubstantiation*. En conséquence, si le prêtre laisse tomber le calice, il doit se mettre à quatre pattes et laper chaque goutte de vin répandue sur le sol, sinon les gens vont avoir du sang du Christ sur leurs bottines.

2° Luther enseigne que le pain et le vin restent du pain et du vin, mais que le corps et le sang du Christ sont présents « dans » ou « sous » le pain et le vin au moment où le communiant les mange et boit. En conséquence de quoi,

cela n'a aucune importance que le prêtre laisse tomber le calice, puisque le vin ne recèle pas le Christ avant de toucher le tube digestif.

3° Zwingli enseigne que le pain et le vin restent du pain et du vin tout le temps et que l'on doit seulement *penser* au corps et au sang du Christ. Cela ne peut s'appeler autrement qu'*imagination* et cela n'entraîne aucune conséquence particulière, sinon qu'il faut avoir l'esprit au boulot.

(Zwingli cessa d'enseigner quoi que ce fût en l'an Faust 15, lorsqu'il fut transpercé d'une épée par ses adversaires à Kappel près de Zurich. Il était armé d'une bannière. Ensuite, les papistes le pendirent et le coupèrent en morceaux pour plus de sûreté, avant de brûler son corps avec du fumier.)

Quant à moi, j'étais passé à la composition d'une thèse privée concernant le 3<sup>e</sup> Article de la Question 63 et le 4<sup>e</sup> Article de la Question 64 de la *Prima pars* de la *Summa* de Thomas d'Aquin (« Le diable a-t-il désiré être comme Dieu? » « Notre monde est-il le lieu où les diables sont punis? ») lorsque je rencontrai pour la première fois le Herr Dr Johann Faust. Conséquence directe de mes études secrètes, sans aucun doute.

Cela se passait il y a dix ans. Je n'avais que 14 ans, ne l'oubliez pas.

Adieu, angélogologie.

## 6. *Le bas allemand*

J'ai cinq pieds six pouces. Pas d'importance. La taille, c'est spécial. Prenez Alexandre le Grand. Vous auriez pu croire qu'il était une sorte de géant, non? Moi aussi, jusqu'au jour où j'ai lu la vérité quelque part. Il avait cinq pieds cinq pouces. Prenez la Vierge Marie. C'est de la légende, bien entendu, mais j'ai vu de vieux textes qui lui donnent une taille de six pieds huit pouces! Si c'était vrai, elle a dû regarder son fils de haut en bas même pendant la crucifixion!

Mes cheveux ont la couleur des florins et sont aussi raides que vous pouvez l'imaginer. Je les porte ni courts ni longs avec une raie au milieu. Je suis imberbe.

Je parle sept langues: l'allemand, le français, l'italien (le latin et l'italien vulgaire), le turc, le persan, le russe et l'anglais. Selon certaines des informations parfaitement inutiles que j'ai pêchées pour mon propre amusement pendant que j'étais à Wittenberg, Adam et Ève parlaient le persan. C'est à coup sûr la plus poétique des langues. Tout à fait impossible de dire la vérité en persan. La même source stupide affirmait que l'archange Gabriel parlait le turc. Bon, le turc paraît assez menaçant, fort bien. Mais dans ce cas, si toute l'histoire est exacte, comment la Vierge Marie a-t-elle pu comprendre ce que l'ange lui annonçait? Elle ne devait parler que l'araméen, la langue vernaculaire en Galilée à l'époque.

J'écris ce livre en bas allemand pour éviter la poésie et la rhétorique, et parce que j'aime ça. Je préfère un style simple et direct. Les faits, rien que les faits. Pas de fantaisie. En outre, le bas allemand a pour moi le droit d'aînesse et le haut allemand a été assassiné par le Constipateur dans sa version de la Bible.

### *7. Une belle histoire à propos de Luther*

À propos, je ne suis pas antiluthérien. Tant qu'il ne vient pas chier dans mes casseroles, je me moque de ce qu'il fait. Après tout, je lui dois mon éducation, à ce type. Jusqu'à un certain point. Ou jusqu'à un certain lavement.

Une belle histoire à propos de Martin Luther.

Un jour à Wittenberg il fut invité à une petite session avec quelques-uns des papistes qui restaient, juste de quoi se rafraîchir la mémoire sur le chapitre de la confession. Luther voulut savoir le cours du jour pour les péchés. « Oh, dit le prêtre, nous essayons d'être équitables. » Arrive une femme qui vient confesser le truc habituel avec son amant.

« Combien de fois avez-vous péché, mon enfant? dit le prêtre. – Trois fois, dit la femme. – Cela fera trois *Je vous salue Marie* et trois *Notre Père* comme pénitence, dit le prêtre, et dix pfennigs dans le sac. » Un homme entre au confessionnal. Copulation avec sa maîtresse. « Combien de fois? demande le prêtre. – Trois fois, répond l'homme. – Trois *Je vous salue Marie*, trois *Notre Père*, dit le prêtre, et dix pfennigs dans le sac. » À ce moment-là, le prêtre est appelé pour aller donner les derniers sacrements à un banquier mourant. « Mettez-vous dans la boîte, dit-il à Luther. Après tout, vous avez été augustin, et j'ai l'esprit large. Personne ne le saura. Les affaires sont bonnes, ce soir. Mais veillez bien à ce qu'ils mettent les dix pfennigs dans le sac, d'accord? » Voilà Luther dans le confessionnal. Arrive une jeune fille. « J'ai fait l'amour avec mon fiancé, mon père, confesse-t-elle. – Trois fois? demande Luther. – Non, une fois seulement, dit la jeune fille. – Vous êtes sûre que ce n'était pas trois fois? dit Luther. – Non, mon père, une seule fois. » Luther réfléchit profondément. Puis il dit: « Je vais vous dire ce qu'on va faire, mon enfant. Vous dites trois *Je vous salue Marie* et trois *Notre Père* et vous mettez dix pfennigs dans le sac. Et l'Église vous devra deux coups. »

#### 8. *La pierre philosophale*

Où sommes-nous?

À Staufen, en Brisgau. C'est là que Faust a sa tour. Staufen est près de Fribourg. Fribourg est à environ seize lieues au nord de Bâle et de la frontière suisse.

Je pèse 134 livres dans mon costume de naissance. Mes yeux sont gris. Mon nez est mince et se retrousse au bout. J'ai les mains et les pieds allongés. J'ai une cicatrice à la joue gauche, gagnée au service du Herr Doktor. Nous étions censés fabriquer la pierre philosophale avec du bicarbonate de potasse, du mercure, du sperme et du zinc. Le laboratoire a

explosé. La pierre philosophale est apparemment très importante, mais j'ignore pourquoi.

Je crois au libre arbitre.

Je suis employé dans cette tour en tant que serviteur intime et disciple de Faust. Il faut dire que le travail, j'aime ça: je pourrais passer ma journée à le regarder.

## 9. *Haut allemand*

Voilà comment j'ai rencontré le vieux dégueulasse.

Je me trouvais à Leipzig dans une taverne nommée Chez Auerbach. C'était au moment de la foire de Leipzig, l'endroit était très bruyant. J'avais commandé un steak à point et une demi-bouteille de Lacryma Christi. J'avais hâte de me plonger dans Thomas d'Aquin. Mon exemplaire relié plein veau des Questions 50 à 64 de la *Summa theologiae* était coincé contre le petit panier à vin et j'en étais à la moitié de mon repas lorsque je me rendis compte que la personne installée à la table voisine m'observait.

C'était un type long et dégingandé vêtu d'un manteau noir sale. Son visage était rasé, excepté qu'il avait des moustaches tombantes semblables à des défenses de morse. Les pommettes hautes. Une mâchoire de boxeur. Un nez en bec d'épervier. Un teint couleur de suif. Ses cheveux longs tombaient sur ses épaules comme une congère de neige sale.

Un vilain bonhomme.

Contrastant avec mon plat frugal et ma petite bouteille, la table de l'étranger était couverte des éléments d'un dîner incroyablement compliqué. Il devait avoir mangé dans une douzaine de plats, prenant une bouchée par-ci par-là, mâchonnant avec volupté, faisant beaucoup de bruit, s'esuyant continuellement les lèvres avec sa moustache.

Sa table était également encombrée de bouteilles et de verres et ses mains se promenaient sans discrimination des vins rouges aux vins blancs comme de grosses araignées ivres.

Je jugeai que ce devait être quelque marchand juif excentrique.

Certains de mes meilleurs amis sont des marchands juifs excentriques, mais je n'aime pas qu'on m'observe.

Je continuai donc de mâcher mon steak en tentant de me concentrer sur l'angéologie.

Malheureusement, mon voisin était assis exactement à l'opposé de moi. Il avait une table pour lui tout seul, ce qui n'était pas surprenant. Moi je partageais une longue table avec d'autres étudiants, mais l'endroit était noir de monde et il n'y avait pas de place pour un banc de l'autre côté de ma table. Il n'y avait donc rien d'autre pour nous séparer que ma viande, mon vin, mon livre et les reliefs de son festin. De savoir que ses yeux ne me quittaient pas me mettait plus mal à l'aise à chaque minute qui passait.

Ses yeux.

Je m'aperçois que je n'ai encore rien dit de ses yeux.

C'est parce qu'ils me faisaient peur.

L'homme avait de gros yeux très enfoncés, plus froids et plus bleus que tous ceux que j'avais jamais vus. Ils semblaient me vriller jusqu'au cerveau.

Je levai le regard une fois encore.

Ces yeux qui me fixaient donnèrent un goût de cendre à la viande dans ma bouche.

Je repoussai mon assiette. Je laissai tomber mon couteau.

L'homme se mit à rire.

C'était un rire comme un grand rot. Pas vraiment sinistre ou malintentionné. Mais il m'effraya d'autant plus.

Je savais que c'était de moi qu'il riait.

– Monsieur, vous me pardonnerez.

Ces mots étaient dits en haut allemand. La voix était basse et mélodieuse. C'était une affirmation polie, pas une prière.

Il était debout devant moi, me regardant de haut. Ne riant plus à présent. Mais il y avait des larmes de joie dans ces yeux bleu glacé et elles coulaient sur ses joues creuses.

– *Merde*<sup>1</sup>, dis-je.

Les yeux se fixèrent sur les restes de mon steak.

– Je suis le docteur Johann Faust, dit-il.

Il continuait à me parler en haut allemand. Ma fugue française ne l'avait pas trompé un seul instant.

– Alias Georges Sabellicus, dit-il.

Je lui lançai un regard furieux. Il grimaça un sourire.

– Que voulez-vous? demandai-je.

– Rien, dit-il.

– Alors pourquoi me faites-vous perdre mon temps? dis-je.

– Wagner, dit-il, je ne vous ferai pas perdre votre temps.

Je vidai mon *Lacryma Christi* d'un seul coup.

– Bien, dit-il. Vous ne prenez pas la fuite en apprenant que je sais déjà votre nom.

– Comment le savez-vous?

– Je vous ai à l'œil, dit-il.

– Mon Dieu, dis-je.

Il vint s'asseoir à côté de moi. Les gens lui firent de la place. C'est le genre de type à ça. Ou du moins c'était.

Il ne sentait pas aussi mauvais il y a dix ans. Mais tout de même, il ne sentait pas très bon.

– Faust, dis-je. On dirait du latin. Sabellicus aussi. Mais vous êtes allemand.

– Je suis un Samaritain, dit-il.

– Un Samaritain? fis-je. Vous voulez dire que vous venez de Samarie?

– Je suis un Samaritain, fit-il avec un sourire narquois. Je veux dire que je viens de partout.

– Compris, fis-je. Vous venez de partout et vous allez nulle part. Vous êtes le Mauvais Samaritain, c'est ça?

Il loucha.

– Ni bon ni mauvais, mon garçon. Je suis simplement le *meilleur*.

– Je vois, dis-je.

---

1. En français dans le texte. (*N.d.É.*)

– Qu'est-ce que tu vois? dit-il.  
– Une vieille tante qui essaie de lever un garçon même pas très beau, dis-je.

Les yeux eurent un regard blessé.

– Je regrette d'avoir ri, dit-il. Je ris beaucoup.

(Plus tellement à présent.)

– J'aime rire, Chris, continua-t-il. Le rire est sacré. L'homme se distingue de toutes les autres créatures par la faculté du rire.

– Ha ha, ne me faites pas rire, dis-je. Aristote.

– Je sais que tu es intelligent, dit-il. Ce n'est pas pour cela que j'ai besoin de toi.

– Tiens, tiens, fis-je.

Il cracha par terre.

Il dit:

– Pas besoin de ton esprit ni de ton corps.

– Et de quoi alors?

– De ton âme, dit-il.

Je n'aimais pas du tout cette sorte de langage. Je me levai pour partir.

Il m'attrapa par le poignet. Sa poigne était comme une tenaille.

– Ce n'était pas de toi que je riais.

– Alors, qu'est-ce qu'il y avait de si amusant?

De l'index crasseux de sa main libre, il indiqua mon exemplaire de la *Summa*.

– Thomas d'Aquin à propos des anges? fis-je incrédule.

– De la merde intégrale, dit-il.

– De la merde? fis-je.

– De la merde intégrale, dit-il.

– Herr Doktor Samaritain, fis-je. Vous devez le savoir.

Vous en êtes plein vous-même.

Il rit.

Il lâcha mon poignet.

– Assieds-toi, fils, dit-il.

Je m'assis.

Je n'en avais pas envie.

Mais je m'assis.  
Il se mit à me raconter des choses au sujet du diable.  
Mon poignet me faisait mal. Mais j'écoutai.  
Je continuai à écouter.  
Ça fait dix ans que j'écoute.  
Maintenant, c'est à la tête que j'ai mal.

## 10. Des faits

Faust va avoir soixante ans cette année, autant que je puisse en juger. Je connais des histoires variées disant où, quand et comment il est né. Où, quand et comment il va mourir est une chose plus importante. C'est certainement ce qu'il pense. C'est aussi ce que je pense.

Je veux être bien clair avant d'aller plus loin. Je ne raconte ni mensonges ni légendes. Les mensonges et les légendes sur Faust, c'est facile. Pour le prix d'une bière, n'importe quelle taverne de Wittenberg vous fournira quelqu'un qui vous racontera que Faust a été conçu une veille de Toussaint au moment où un éclair a jailli du con d'une sorcière (ou plus probablement de son cul), qu'à sa naissance il parlait le grec, qu'il avait un troisième œil au milieu du front, que ça se passait il y a environ deux cents ans, qu'il avait défait les Turcs à lui tout seul avant même d'avoir inventé l'imprimerie. Je n'essaie pas d'entrer en concurrence avec tous ces contes. Je parle d'un homme tellement réel qu'il y a moyen de sentir son odeur à travers des portes de chêne épaisses de cinq pouces. Je parle de ce pauvre ivrogne là-bas, dehors, dans le labyrinthe, tout couvert de chiures de pigeon.

Alors tenons-nous-en aux *faits*.

Croyez-moi, en ce qui concerne Faust, les faits sont bien plus étranges que la fiction.

## 11. Matériel promotionnel

Je viens de vous faire le récit véridique de ma première rencontre avec lui.

Et maintenant le récit de quelqu'un d'autre.

*Document numéro un.*

La première mention historique de Faust.

Une lettre écrite en latin par l'abbé Trithème de Würzburg, qui fut pendant un temps à la tête du monastère bénédictin de Sponheim, près de Kreuznach dans le Palatinat.

Trithème a écrit quelques livres d'histoire très convenables, entre autres *De viris illustribus Germaniæ* (1495).

Je veux dire: ce n'était pas un imbécile.

Sa lettre est datée du 20 août 1507.

Elle est adressée à un mathématicien de Heidelberg, Johannes Virdung.

Je vais vous la traduire:

« Mes salutations en Jésus-Christ, etc.

« C'est un escroc! Et pire encore! Cette vile créature au sujet de laquelle vous m'avez écrit... Le soi-disant Georges Sabellicus! Il se nomme lui-même prince des magiciens. Moi je nomme cela une fripouille, une grande gueule et... attendez que je vous raconte tout ce que je sais de lui!

« De toute manière, tout ce qu'il mérite, c'est une bonne raclée. Une volée de coups de fouet le ferait peut-être réfléchir à deux fois avant de se pavaner en public en débitant ses blasphèmes et... *en faisant ce qu'il fait...*

« Tout ce qu'il prétend être! N'est-ce pas là déjà la marque d'un idiot? Cela prouve qu'il est un fou et non un philosophe<sup>1</sup>.

« Avez-vous vu son matériel promotionnel? *Magister Georgius Sabellicus, Faustus junior, Magus secundus, Maître de*

---

1. *Fatuus non philosophus*; ça sonne mieux dans l'original latin, non? (Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'auteur.)

*la Divination par le Feu, Bachelier de la Divination par les Urines (seconde classe)*. J'ai sa pub là, sous les yeux. Vous voyez un peu le genre de blagueur que c'est? Un type pareil, en fait un charlatan, ferait mieux de fermer sa grande gueule.

« Je vais vous dire : je sais de quoi je cause. Il y a quelques années en revenant du Brandebourg, je m'arrête pour la nuit dans une auberge à Gelnhausen. On m'informe que ce dingue est descendu là. Un grand magicien, me dit-on. Il prétend qu'il peut transformer la neige en roses, me dit-on, et que quand il a envie de boire un coup, il n'a qu'à passer sa main par la fenêtre et elle revient avec un double schnaps. Vous connaissez Gelnhausen. C'est plein de ploucs. Donc, je ne fais pas trop attention. Mais au petit déjeuner, je jette un coup d'œil en rond pour voir qui recevra le premier ses œufs au lard. Il n'est pas là. Notre oiseau de malheur s'était envolé dans la nuit sans payer sa note. Peut-être qu'il avait entendu dire que je posais des questions à son sujet. L'aubergiste dit que la canaille avait donné comme nom Sabellicus. Prénom Georges. Aucune idée d'où il venait. Un air étranger, disait-il. Quelqu'un d'autre dit que son vrai nom était Helmstätter. Je ne sais pas sur quelle base il affirmait ça. Faust était son nom "magique", c'est ce qu'il avait dit à tout le monde. Vous voyez le tableau?

« Bon, je fais ma petite enquête. Le curé du lieu m'apprend que cet homme avait gravement troublé certains paroissiens avec ses histoires. Je demande ce qu'il a raconté. Un tas d'insanités. Je vous en répète tout juste un exemplaire pour vous donner une idée. Notre Faust et/ou Sabellicus prétendait que si les œuvres complètes de Platon et d'Aristote étaient effacées de la mémoire humaine, il serait capable de les retrouver. Comme un second Esdras l'Hébreu! Et grâce à son génie, disait-il, Platon et Aristote sortiraient améliorés de l'opération!

« Je n'entendis plus rien à son propos pendant un certain temps. Puis, en septembre dernier à Spire, j'entends parler d'un homme qui était passé par Würzburg le mois

précédent. Cet homme avait fait une impression profonde et terrible sur les gens simples en affirmant que les miracles de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ n'ont rien de spécialement étonnant. Lui-même pouvait réaliser tout ce que le Christ avait fait aussi souvent qu'il le voulait et chaque fois qu'il en avait envie. J'interrogeai des gens pour savoir si le blasphémateur avait osé donner son nom. Il avait osé. Devinez qui? Johann Faust!

« Et maintenant, les dernières nouvelles que j'ai de lui. Je n'irai pas par quatre chemins. Incroyable. Il y a quelques semaines, il est arrivé ici! À *Kreuznach*! Il s'est présenté partout en prétendant être un mage, et tout le reste. J'attendais le moment de pouvoir le faire arrêter pour blasphème, mais il a joué le coup très habilement, et avant que j'eusse pu faire quoi que ce fût Faust avait trouvé un emploi de professeur à l'école locale. Comment? En se faisant pistonner par Franz von Sickingen, hélas. Oui, Sickingen, notre gouverneur, celui qui doit veiller sur nos affaires au nom du prince que vous, mon cher Johannes, vous servez si bien. Un politicien! Un homme qui détient une charge publique! Eh bien, je peux vous dire en confidence que Sickingen ne va plus gouverner les choses longtemps ici. Attendez que le rapport de l'inspecteur arrive à Heidelberg. Sickingen a donné cet emploi à Faust parce qu'il est un sot qui s'intéresse bien trop à ce qu'il appelle l'"occultisme". Il a été dupé. Il s'est fait rouler par un escroc. Mais ce n'est pas cela qui sauvera sa peau. Faust a été nommé maître d'école. Cela dura exactement trois jours. Puis il a pris la fuite! Il a décampé pendant la nuit! Disparu, Dieu sait comment, avant d'avoir pu être châtié pour ses crimes. Il faut que je vous dise: il a été pris sur le fait. Pas de magie noire, non. *Il sodomisait les garçons!*

« Votre frère en Christ, etc.

« Trithème † »

## 12. Déclinaison de Faust

Je possède d'autres choses du même genre. Vous aurez l'occasion de les examiner à loisir.

Pour le moment, notez seulement que le Herr Doktor s'est fait connaître sous différents noms à différentes époques.

Georges ou Georgius Sabellicus. Herr Helmstätter. Faustus junior. Johann Faust.

Tous ces noms désignent une même personne.

Le docteur Johann Faust.

Mon patron.

*Faustus. Fausta. Faustum.*

Un adjectif latin.

Cela veut dire : heureux, chanceux, favorable, propice, fortuné.

Il a six pieds trois pouces, il est maigre comme un clou et il n'est plus heureux, chanceux, favorable, propice ni fortuné. (Jésus-Christ aussi avait six pieds trois pouces. J'ai appris cela à Wittenberg.)

## 13. Le mythe du cheval-tonneau

À propos, il m'a soulé à un tel point le premier soir où je l'ai rencontré que j'étais persuadé d'être finalement sorti de la taverne d'Auerbach en chevauchant un tonneau. Je veux dire : comme si le tonneau avait été un cheval. J'ai entendu dire que certaines personnes prétendent l'avoir *vu*. Dans la version populaire, Faust se serait trouvé avec « quelques étudiants » à la foire de Leipzig ; il se serait alors moqué de camionneurs qui n'arrivaient pas à rouler un tonneau énorme chez Auerbach, et Auerbach aurait promis un cadeau à celui qui parviendrait à sortir le tonneau de chez lui. Voilà notre Faust qui descend à la cave, qui se met à cheval sur le tonneau, fait claquer sa langue, donne des coups de talon, crie : « Hue ! » et sort en le chevauchant. L'aubergiste doit

tenir sa promesse et Faust vide le contenu du tonneau en compagnie des étudiants.

Cette anecdote est un mythe. Je ne sais qui l'a inventée. Les faits sont ceux que j'ai racontés. J'étais le seul étudiant. J'étais soûl. Le tonneau n'a pas cessé d'être un tonneau. Auerbach était trop pingre pour faire un tel pari. C'est vrai que nous avons bu le contenu, Faust et moi, mais c'était *avant* la chevauchée, et il a tout payé. Trois thalers d'argent.

#### *14. Ce qui se passe en ce moment*

Toute la famille de Faust est ici.

La famille de Faust en cette tour se compose de huit personnes en dehors de lui et de moi. Les sept premières personnes sont les 7 filles (vous n'avez pas encore fait leur connaissance, un peu de patience). Elles ont fait irruption ici il y a exactement trois ans. Quant à la huitième, c'est une autre paire de manches. Notre Hélène de Troie.

Je regrette de devoir dire que la fille aux yeux de porcelaine « ressuscitée » dans mon premier chapitre est retournée chez sa mère deux jours après Noël. C'était une âme candide. L'autre paire de manches lui retournait l'estomac.

Mais je n'ai plus de bière chaude ni de foie de porc. Et j'ai fait un marché avec moi-même : je ne prendrai pas une seconde pinte et je n'entamerai pas les cerises et les croquignoles avant d'en être arrivé au roi Henri 8.

Donc, les 7 filles, etc., ce sera pour plus tard.

*Que se passe-t-il en ce moment même ?*

1° Faust attend le diable. (Enfin, il l'attend sans l'attendre. Vous verrez.)

2° Je suis en train d'écrire ce livre.

3° Vous êtes en train de le lire.

Bon ! Les cerises ! Une autre noix de beurre fondant dans la bière pendant que je tourne la page pour tout vous raconter au sujet de...

15. *Trois ivrognes au 3<sup>e</sup> mariage du roi Henri 8*

– Hypocrache? dit-il.

– Hypocrache, dis-je.

Hélène sortit sa houppette pour se poudrer.

Il remplit mon verre une fois de plus. Il remplit celui d'Hélène. Hélène n'avait pas fini le verre précédent. L'hypocras déborda le long du verre. Cela fit des dessins comme le greffe.

– À Henri 8! dit-il.

– À Henri 8! dis-je.

Nous bûmes à la santé du roi d'Angleterre.

Hélène regarda fixement sa houppette. Elle visa son nez. Elle le manqua. Nous étions tous les trois brindezingues.

Ça se passait il y a quatre ans. Également pendant le carême. Nous étions à Ingolstadt.

– Hypocrache? dit-il.

– Hypocrache, dis-je.

Il nous resservit à ras bords.

Hélène jeta un coup d'œil furieux à sa houppette. Elle se remit à chercher son nez. Cette fois, elle le trouva. Hélène a un nez très mince. Il devient rouge quand elle boit.

– À Henri 8! dit-il.

– À Henri 8! dis-je.

– Dieu le bénisse! dit Hélène. Quoique – je ne suis pas sûre...

Elle but un coup. Puis se mit à rigoler.

Ingolstadt est une fourmilière catholique fortifiée. Elle est très fière de son université catholique fondée en 1472 par le duc de Bavière Louis le Riche (plus connu de ses copains sous le nom de Loulou-Plein-aux-As). Nous étions là, à l'université catholique, en train de corrompre les étudiants catholiques. Nous avons eu une rude journée.

– Qu'est-ce qu'on boit là? demanda Hélène.

– De l'hypocrache, dis-je.

Il nous resservit à ras bords.

– À Henri 8! dit-il.

– Change de chanson, dis-je. Ça va devenir barbant.  
Buvons à quelqu'un d'autre.

– Vaut mieux pas, dit-il.

– Ah, et pourquoi? dis-je.

– Parce que ceci, c'est *son* hypocrache.

– L'hypocrache de *qui*?

– D'Henri 8, dit-il.

– Je le savais! s'écria Hélène. Je savais qu'il y avait quelque chose...

– *D'Henri 8*? fis-je.

– D'Henri 8! dit-il.

Il vida son verre d'un trait.

Je n'avais pas touché au mien.

Hélène me jeta un regard de colère, comme si j'étais responsable de la Chute de l'Homme. Elle adore mettre tout sur mon compte.

Je le regardai. Il se lécha les lèvres. C'était comme l'accouplement de deux limaces.

Il re-remplit son verre.

Je dis:

– Ceci, c'est l'hypocrache du Défenseur de la Foi?

– Ouais. De son troisième mariage.

– Ça se passait quand? demandai-je.

– Aujourd'hui, dit-il.

Il but le tout d'un grand trait.

Je pris entre les mains ma tête qui tournait.

– Le mariage *d'aujourd'hui*? dis-je. Comment vous faites-vous envoyer l'hypocrache des noces d'aujourd'hui?

– Messenger spécial, fit-il.

– Je le savais, qu'il y avait quelque chose de *bizarre* dans tout ça, fit Hélène. Est-ce que mon nez est rouge?

Je le regardai. Il me fit un clin d'œil. Je vidai la moitié de mon hypocras.

– Bon, et notre Henri épouse qui aujourd'hui? dis-je.

– Une madame Seymour, fit-il.

– Une madame Seymour? dis-je.

J'avalai l'autre moitié.

Il remplit de nouveau nos verres.

– Qu'est-ce qui est arrivé à... comment s'appelle-t-elle?

Son index fit le geste de trancher son énorme pomme d'Adam.

– Hier, dit-il.

– Pour qu'il puisse se marier aujourd'hui et vous envoyer son hypocrache?

– Mon nez est rouge? demande Hélène.

– En partie, dit-il.

Il embrassa Hélène sur le nez.

Hélène tenta de se remettre au travail avec sa houppette.

– Et puis l'inceste d'Anne Boleyn, dit-il.

Il engloutit son hypocras.

– Henri l'a surprise au lit avec son frère, dit-il.

Je buvais mon verre à petits coups.

– Continuez, fis-je.

Il aurait pu continuer. Il aurait pu me raconter ce que j'ai découvert par moi-même plus tard. Que la reine Anne Boleyn avait été jugée par 27 pairs sous l'inculpation d'inceste avec son frère, Lord Rochford, et par 45 membres des Communes à Middlesex sous d'autres inculpations d'adultère avec quatre gentilshommes de la cour. L'un de ces messieurs, un violoniste nommé Smeton, avait plaidé coupable. Aucun des autres n'avait déclaré quoi que ce fût jusqu'au moment où ils avaient avoué leur culpabilité en montant à l'échafaud. Anne elle-même s'était tue. Puis elle s'était mise à rire avec la tête sur le billot. Ensuite elle avait levé les yeux et dit qu'elle était contente que son mari eût fait venir de Calais un bon bourreau. « J'ai un cou si mince », avait-elle dit.

Oui, il aurait pu me raconter cela.

Je me demande.

Je ne le saurai jamais.

Je ne l'ai jamais su, parce qu'à ce moment précis Hélène s'est mise à piailler.

C'est une puissante piailleuse, notre Hélène. Ses piailllements font plier les flammes de bougies. Ses pendants d'oreilles tombent quand elle piaille.

– *J'adore* la reine Boleyn! piailla Hélène.

Un pendant d'oreille tomba.

– La reine Boleyn a de la *classe*!

L'autre pendant d'oreille.

– Henri a tranché sa classe en deux, remarqua-t-il.

Il caressait son furoncle.

Hélène plongea sous la table à la recherche de ses pendants d'oreilles.

– Tu aimerais voir? dit-il en me regardant.

– Quoi? Sa classe? dis-je faiblement.

– Le mariage d'aujourd'hui, dit-il.

– Nous avons des invitations? fis-je. En plus de son hypocriche?

Hélène, sous la table, avait un hoquet violent.

Hélène a souvent de violents hoquets.

Particulièrement quand elle est sous le coup d'une émotion. Particulièrement quand elle est soûle.

Hélène ne tient pas la boisson.

Et lui, il ne sait pas guérir le hoquet d'Hélène.

Tous ces pouvoirs alchimiques, et il n'est pas capable de guérir le hoquet.

– La reine... – hic – Inceste...?

Hélène refit surface. Sa figure était rouge betterave.

– J'arr... – hic – ...ive pas... pas à...

Je regardai sous la table. Je les trouvai.

Je lui rendis ses pendants d'oreilles. Elle renonça à les remettre. Elle renonça aussi à me remercier.

Maintenant, elle hoquetait à en éclater.

– Retiens ta respiration, ma chérie, dis-je.

Elle me lança un regard de fureur. Cette fois, c'était comme si j'avais commencé la Réforme à moi tout seul.

Hélène est catholique.

– Essaie de boire de l’autre côté de ton verre, dis-je. Non, *Dummkopf!* Je ne t’ai pas dit de *retourner* ton verre...

Il se leva.

Il vacillait. Il s’accrocha à la table.

– Apporte-moi de l’eau, dit-il.

– Pour le hoquet?

– Pour le voyage, dit-il. On va au mariage.

– On a besoin d’eau pour ça?

– Et d’une serviette.

Il avait l’air vraiment dangereux. Ses yeux se croisaient et se décroisaient toutes les secondes.

– Grouille-toi! dit-il. On va être en retard!

Je sortis de la pièce. J’allai chercher une serviette et de l’eau. Comment? Je n’ai aucun souvenir de robinets ou de quelque chose de ce genre.

Quand je revins, je vis deux Hélène, quatre pendants d’oreilles. Tout ça piaillait.

– Insecte... – hic – Annie!!

– Ta gueule! disaient trois « lui ». La reine, c’est Seymour, maintenant. Lave-toi les mains.

Nous plongeâmes plusieurs mains dans le bassin.

La peinture des ongles d’Hélène s’en alla par petites écailles. Un vermillon bon marché.

Il brandit la serviette.

– Maintenant, séchez-les, dit-il. On y va!

Je tenais la serviette par un coin. Quelques Hélène tenaient un autre coin. Plusieurs « lui » tenaient le milieu.

J’entendis jouer du virginal.

Nous étions en train de danser une gaillarde.

– C’est le roi qui l’a composée, dit-il.

J’avais peine à croire à ce qui se produisait.

– *Green Sleeves and Pudding Pies*, ricana-t-il.

Nous nous trouvions dans une grande salle de bal, où des hommes et des femmes se tenaient par la main et sautillaient sur un rythme à trois temps. Tous les hommes portaient des manteaux très ornements qui ne leur descendaient que

jusqu'aux hanches. Leurs culottes étaient collantes, mais à la taille elles étaient bouffantes et rembourrées. Un peu comme des laitues sur jambes. Les femmes portaient des robes très larges dans le bas, serrées à la taille, mais ouvertes sur le devant, laissant voir de riches jupons qui touchaient le sol et dissimulaient complètement leurs pieds. Les hommes comme les femmes avaient de larges manches bouffantes tombant en cercles jusqu'aux poignets.

Danse dans l'obscurité.

La musique était jouée sur des tambourins et des hautbois. Et il y avait le virginal plat, avec ses sautereaux qui cliquetaient et ses plumes qui pinçaient, martelant l'air dont il avait dit qu'il s'appelait *Green Sleeves and Pudding Pies*.

J'ai dit que la salle de bal était dans l'obscurité. Pas tout à fait. Chaque danseur tenait à la main un cierge allumé. Les cierges étaient longs. Ils se déplaçaient comme des lucioles dans le noir. Le but de la danse semblait être de souffler les cierges des autres en les empêchant d'éteindre le vôtre. Pour arriver à ces fins, on poussait, on bousculait, on luttait.

Je vis un homme en costume bicolore qui sautait çà et là parmi les danseurs. Il portait un capuchon qui se terminait en tête de coq flanquée de deux longues oreilles pendantes. Il tenait dans le poing gauche une marotte. Au bout de cette marotte une vessie avec laquelle il frappait le derrière des danseurs.

– C'est Will Sommers, dit-il. Le bouffon du roi Henri.

Will Sommers flanqua une grande tape de sa vessie à une dame. Elle dansait sur la pointe des pieds en tentant d'éteindre la bougie d'un monsieur. Elle trébucha, heurta le monsieur et ils s'effondrèrent tous les deux. L'homme se releva et s'inclina. Il resta dans cette position penchée, reluquant sous les jupons froissés de la dame. Celle-ci était étalée sur le dos, les pieds en l'air, sa robe amidonnée se dressait comme les feuilles d'un chou. Il y eut encore un long gigotement de cierges allumés ou non avant que quelqu'un ne l'aidât à se relever.

– Hic-hic! fit Hélène. Cochons d'Anglais!

Des jongleurs et des acrobates firent leur entrée.

Les acrobates marchaient sur les mains les pieds en l'air ou bien avec la tête entre les jambes pour regarder derrière eux.

Les jongleurs jouaient avec des couteaux, des boules de cuivre, des assiettes d'argent. Ils n'étaient pas mauvais, mais j'en avais vu de meilleurs à Brême.

La danse s'arrêta dans la confusion.

Les tambourins cessèrent de jouer. Les hautbois aussi.

Les gens regardaient les jongleurs qui allumaient des torches et se les lançaient de main en main.

Évidemment, cela fit plus de lumière dans la salle de bal.

Ce n'était qu'une question de temps...

On ne passait pas inaperçus!

Trois Allemands soûls.

Lui avec son manteau noir.

Moi avec mon manteau rouge.

Hélène et sa robe bleue de Dresde.

Un acrobate nous jeta un coup d'œil par-dessous son cul. Avec une remarquable dextérité, il nous montra du doigt.

– Des espions allemands! s'écria-t-il.

Des épées furent tirées.

Tout le monde parut se retourner pour faire front contre nous.

Les jongleurs accoururent avec leurs torches.

– Ave – hic – Maria! piailla Hélène.

Le joueur de virginal ne s'était pas interrompu.

Il était en train d'assassiner le fameux *Green Sleeves and Pudding Pies*. Il n'arrêtait pas de se tromper et de reprendre les fragments faux jusqu'à ce qu'ils fussent justes, ou presque justes, ou moins faux.

On se saisit de nous et on nous traîna jusqu'au virginal.

Le roi Henri 8 joua la dernière fausse note.

Il nous examina.

Je l'examinai.

Il était grand, musculeux, de teint brique, ses cheveux châtain roux étaient courts et lisses à la mode française et il avait un visage rond qui aurait pu être celui d'une jolie femme un peu défraîchie. Ses yeux étaient bleus. Sa barbe rousse. Il portait un costume blanc saupoudré de diamants.

Il se retourna vers le virginal.

Il eut un rire aimable.

– Pendez-les, dit-il.

Il se pencha sur le clavier. Il rejoua les dernières mesures de *Green Sleeves and Pudding Pies*. Cette fois, il arriva à les jouer juste.

Tout le monde applaudit, excepté Hélène et moi.

Il applaudit, lui, la vieille crapule.

On nous traîna à l'extérieur.

Il y avait une potence au clair de lune dans le jardin.

Les dames et les gentilshommes sortirent avec des torches. Ils se mirent en rond autour de la potence. Ils bavardaient et riaient. Une jolie jeune fille vint m'embrasser. Elle avait un goût de bonbon au carvi.

– Qu'est-ce qu'on s'amuse!

– Tu parles!

– Allons, qu'on les pend!

Il était là à lécher son jaspe sanguin.

– Dernières volontés? demanda le bourreau. – C'était Will Sommers, le bouffon de cour. – Dernières volontés? répéta-t-il en essayant la corde.

– Ne le faites – hic – pas! suggéra Hélène.

Elle hurla cela en allemand.

Il grimaça un sourire à l'adresse de Will Sommers.

– Nous sommes allemands, dit-il en anglais (langue qu'il ne parle pas). Pouvons-nous nous laver les mains, s'il vous plaît?

– C'est la coutume en Allemagne, ça?

– Oui, c'est la coutume.

Sommers haussa les épaules.

Il fit chercher de l'eau.

Elle arriva dans une cuvette d'or.

Hélène et moi nous lavâmes les mains.

Lui se tenait au milieu. Il tenait la serviette. Il tendit un coin à Hélène. L'autre à moi.

– Adieu, Angleterre, dit-il.

Nous nous retrouvâmes à Ingolstadt.

Il buvait à la santé du roi Henri.

Hélène pleura et vomit.

J'étais pris de vertige. Complètement crevé. J'entendais encore *Green Sleeves and Pudding Pies*. J'avais un goût dans la bouche, comme si un ver de terre s'y était promené.

Hélène continuait d'avoir le hoquet.

Elle eut le hoquet toute la nuit.

Lorsqu'il cessa, elle fit un vœu :

– Je ne volerai plus jamais.

– Est-ce que nous sommes *réellement* allés là-bas ? demandai-je. Nos mains, nous nous les sommes lavées en Angleterre et séchées en Allemagne ?

Ses yeux se croisèrent.

– Je ne me suis pas séché les mains, dit-il. Mais je ne les avais pas lavées non plus.

Il y avait une fourmi dans mon hypocras.

## 16. *Le pacte*

Quelques minutes avant minuit, un vendredi saint, en 1516, Johann Faust, qui était alors âgé d'environ 36 ans, peut-être cinglé, probablement schlass, certainement assez dingue et bourré pour se considérer comme un adepte de ce qu'il aime appeler l'Art de la Magie Cérémonielle, prit un petit canif et se piqua une veine de la main gauche.

Il fit couler son sang dans une soucoupe. Il mit la soucoupe sur des cendres chaudes pour empêcher le sang de se coaguler.

Il prit une plume. Il la trempa dans son sang.

Il écrivit ce qui suit sur un parchemin blanc :

« Moi, Johann Faust, atteste solennellement par la présente que je me donne corps et âme au diable et à son esprit régent Méphistophélès.

« Je fais cela à une condition, celle que le diable et son serviteur Méphistophélès m'instruiront et satisferont mes désirs en toutes choses, physiques et métaphysiques, ainsi qu'ils se sont engagés et obligés à le faire selon certains Articles déjà convenus entre nous.

« En outre, je passe accord et convention avec eux, le diable et son agent Méphistophélès, qu'au terme des 24 ans suivant la date de ce jour ils seront en droit d'agir avec moi à leur meilleure convenance, corps et âme, chair, sang et esprit.

« Par ceci je défie Dieu et Son Christ, tous les anges du ciel et toutes les créatures faites à l'image de Dieu. Je rejette tout ce qui vit au nom de Dieu.

« Et pour plus grande puissance de ce pacte, je l'ai écrit de ma propre main et de mon propre sang.

« En foi de quoi je signe de mon nom et de mon titre,  
« Johann Faust,  
« Docteur en Divinité. »

Faust recopia ce pacte à l'encre.

Il conserva cette copie.

Qu'advint-il de l'original écrit avec son propre sang?

Que sont les « certains Articles » dont il écrit qu'ils sont déjà « convenus » entre lui et le diable et Méphistophélès?

A-t-il été « instruit » comme il le demandait?

Que veut-il dire par « Dieu »?

Par le « diable »?

Par « Méphistophélès »?

Je lui ai posé ces questions moi-même. Peut-être cent fois. J'ai eu environ deux cents réponses. Toutes différentes.

Mais ce matin très tôt, je les lui ai posées de nouveau.

Je vous donnerai ses réponses d'aujourd'hui à la page suivante.

Je place le pacte ici (il est exactement une heure, aujourd'hui mercredi des Cendres) afin de donner une meilleure réponse à votre question étonnée: *Qu'est-ce qui se passe en ce moment?* Et aussi pour vous expliquer les années Faust.

Quand je vous disais que Faust « attend le diable », c'était au pacte que je faisais allusion.

Pigé?

Le vendredi saint de l'an 1516, Faust a écrit cette saleté qu'il considère comme un « pacte » ou une « convention ».

Ce con s'est donné « corps et âme » (comme il dit) au « diable » (comme il dit).

Selon les termes du pacte ou convention, il croit que 24 années lui ont été accordées, pendant lesquelles il serait servi par un « esprit régent » nommé Méphistophélès.

Il mesure (nous mesurons, si ça peut lui faire plaisir) les années de sa vie à partir de l'année du pacte, soit 1516.

De sorte que l'année de ma première rencontre avec lui dans la taverne d'Auerbach, soit 1530, était l'an Faust 14.

L'année où est apparue Hélène était 1533, ou an Faust 17.

L'année de l'arrivée des 7 filles (j'y viens, j'y viens) était 1537: an Faust 21.

Cette année-ci, 1540, est l'an Faust 24.

Sa *dernière* année?

Cette année, le vendredi saint tombe le 13 avril, d'après mon calendrier.

Est-ce que ça porterait malchance à certains?

Comme vous vous en êtes rendu compte, j'ai ma petite idée sur toutes ces conneries.

D'ailleurs, le Herr Dégueulasse lui-même a maintenant d'autres projets.

Mais je ne vais pas déflorer l'histoire...

Je vais vous donner les événements d'aujourd'hui exactement comme ils se sont passés.

## 17. Quarante jours

– Quarante jours, dit-il.

L'aube.

Ici, à la tour.

Nous nous promenions dans le labyrinthe.

Le labyrinthe d'ici est octogonal, avec des centaines de haies parallèles et de sentiers. Les haies ont douze pieds de haut et trois pieds d'épaisseur.

(Je les ai mesurées une nuit.)

Il y a six entrées différentes à ce labyrinthe, mais il n'y a qu'un chemin qui mène au milieu et à la sortie.

Il dit que c'est Méphistophélès qui l'a fabriqué. Les haies sont de troène. C'est plein de vermine. Des chenilles, des asticots, des crachats de coucou, ce genre de trucs-là, quoi.

Il prétend que ce labyrinthe est un microcosme du monde.

Il buvait à sa bouteille pendant que nous nous promenions.

Il a une façon bizarre de se promener. Il se courbe et il avance par bonds. Je dois trotter pour le suivre. C'est plus facile quand il boit.

– Quarante jours, dit-il par-dessus son épaule.

Il s'arrêta pour regarder la lumière du soleil à l'est. Elle commençait à pointer à travers les haies.

Il dit:

– J'aime le soleil.

Je le rattrapai.

– On va avoir une belle journée, dis-je.

Il continuait à regarder vers l'est. Puis il cracha.

– Mercredi des Cendres, dit-il. Merde pour le soleil.

Il but à la bouteille en fermant les yeux.

Il a une belle bouteille. Elle est sarrasine. Enchâssée dans de la feuille d'or à la base.

Il gardait les yeux fermés.

– Quarante jours!

– Ça fait encore un bon bout de temps, suggérai-je.

Il ouvrit un œil froid. Qui me regardait avec fureur.

J'examinai mes bottes. Elles sont en cuir tanné.

– Prenons Noé, dis-je. Par exemple. Quarante jours sur une arche dans un déluge. Mais son excursion s'est bien terminée. Sa quille s'est échouée sur une montagne.

Sa main gauche jaillit. Il me flanqua une taloche.

– Ça va, ça va, dis-je en me frottant l'oreille. D'ailleurs, nous n'avons pas de bois de gopher.

La liqueur coulait le long de son menton. Une bave d'ambre brûlé.

Il partit en bondissant à travers le labyrinthe.

Je dus courir pour le rattraper.

Lorsque j'y parvins, il était de nouveau en train de lamper du schnaps. Il transpirait. Il sue toujours, mais pas autant et pas si tôt le matin. La sueur dégouttait de ses sourcils comme de la graisse.

Je dis :

– Maître, Herr Doktor, vous êtes soûl.

Il grogna :

– Pas assez.

– Pourquoi ne pas vous asseoir<sup>?</sup> dis-je. Faire les choses convenablement?

Je me mis à croupetons. Il y avait encore de la rosée dans l'herbe. Je donnai une saccade à son manteau. Il tomba à la renverse.

– La forêt de Spisser, soufflai-je.

Il s'étala sur le dos comme une sauterelle retournée, la bouteille toujours fichée dans sa bouche. Le soleil pâle jouait sur la feuille d'or du cul de bouteille.

J'attendis qu'il en eût assez.

– La forêt de Spisser, répétai-je.

– La forêt de Spisser, dit-il doucement. Je te l'ai raconté.

Je mâchonnais un brin d'herbe. J'attendais.

Ses deux mains tremblaient. La droite était enroulée autour de la bouteille qu'il pressait sur sa joue. De la gauche, il s'appuyait sur l'herbe, comme un homme qui aurait peur de tomber à bas du monde.

Il ferma et serra les paupières.

Environ cinq minutes passèrent.

Je remarquai la suie sur ses paupières, comme un givre crasseux.

On aurait pu penser qu'il dormait, s'il n'avait pas continué à boire.

Une alouette se mit à chanter dans le fond de la vallée, en dessous de nous. Le labyrinthe se termine sur une plate-forme rocheuse au flanc du Schlossberg. Fribourg est là en bas. On verrait la grande flèche de son monastère s'il n'y avait pas nos haies. Elle est très haute, la flèche. 386 pieds, à ce qu'on dit.

Soudain, sans même ouvrir les yeux, il commença.

Je le savais bien.

On peut régler sa montre sur ses cauchemars.

### *18. La forêt de Spisser*

– Je savais ce qu'il voulait, dit-il. La forêt de Spisser est près de Wittenberg. Une forêt épaisse. Une forêt sombre. Près de Wittenberg. J'y avais déjà été auparavant. Cette fois c'était différent. Il y a un carrefour d'arbres au milieu. C'était le mercredi des Cendres. Personne. C'était le soir. Tard. Mercredi des Cendres. Je me suis coupé un bâton de noisetier. Un bâton rouge blanchâtre. Avec deux fourches. Il y avait des fleurs dessus, des bourgeons et des stigmates. Les stigmates étaient rouge sang. Je les ai coupés. Puis j'ai enfoncé mon bâton dans le terreau de feuilles mortes. J'ai tracé un grand cercle autour de moi. J'ai rempli ce cercle d'autres cercles. De caractères. De nombres. De lettres. Les dix carrés de la Croix ansée. Le Sephiroth. Je savais ce que je faisais.

Il frissonna, ramena son manteau noir sur son corps de la main droite, en serrant de l'autre la bouteille sur sa poitrine.

– Méphistophélès, murmura-t-il.

Il faisait une grimace plutôt qu'un sourire.

Puis il dit :

– J’ai attendu jusqu’à ce que la forêt soit très obscure. Tout en attendant, je priais. Je m’enflammais avec des prières... d’une certaine sorte. Le temps passa. Il n’y avait pas de clair de lune. Pas d’étoiles. Rien. Puis j’ai entendu la cloche de la Schlosskirche qui sonnait faiblement dans le lointain. L’angélus de minuit. Je suis entré dans le cercle. J’ai commencé. J’ai utilisé les invocations qui convenaient. Les vocables d’Alhim et Alim. J’ai crié : « Méphistophélès, je t’invoque au nom du diable ! »

Il a hurlé ces derniers mots, couché là dans le labyrinthe, sur le dos, dans la lumière du petit matin. Il les a hurlés avec tant de puissance et de conviction que j’avoue avoir regardé par-dessus mon épaule...

Habituellement je ne le fais pas.

Vous comprenez, ce n’est pas la première fois, je vous l’ai dit. J’ai déjà entendu chaque mot de cette histoire. Au bout de la troisième année, ç’a commencé à devenir barbant.

Eh bien, malgré tout, j’ai regardé par-dessus mon épaule.

Est-ce que les 40-jours-à-tirer me feraient perdre la boule ?

Je ne crois pas. Mais j’ai regardé par-dessus mon épaule.

Je n’ai vu qu’une araignée tissant sa toile dans la haie.

Il y avait de la rosée sur la toile. Une araignée tout à fait ordinaire. Il n’y avait pas la moindre mouche dans la toile.

– Et alors ? Qu’est-ce qui s’est passé ? dis-je, tout juste pour lui faire plaisir.

– Rien ne s’est passé, dit-il.

Ça, c’était neuf !

– Pas de Méphistophélès ?

– Au début non, fit-il.

*Au début non...*

Tiens, tiens. Nous y voilà.

Le temps d’un battement de cœur, j’avais presque cru qu’il redevenait sain d’esprit.

## 19. *Méphistophélès*

– Bon, dis-je. Alors vous avez appelé Méphisto une deuxième fois.

– Pas du tout. Je me suis mis à genoux. Je n’ai rien dit. Il lampa un grand coup à sa bouteille.

Un papillon voletait dans le couloir du labyrinthe où nous nous trouvions. Ce papillon vint tourner autour de lui. Il fit le tour de sa tête. Il ne le vit pas. Ses yeux étaient toujours fermés. Puis le papillon se posa sur la pointe de sa botte droite. Il a des bottes de cuir noir. Je crois qu’elles sont hongroises. Le papillon se chauffait les ailes au soleil.

Il continua d’une voix tranquille :

– J’ai entendu arriver le vent. C’était d’abord, au loin, juste un bruissement de feuilles dans le bois. Il venait vers moi. De plus en plus fort à mesure qu’il s’approchait. Des feuilles ont commencé à se détacher des branches. Elles volaient à travers la forêt. Puis il y en a eu partout. Des feuilles. Comme des mites dans le noir. Je transpirais. Et les feuilles... elles se collaient sur moi. Le vent était glacial ! Des branches étaient arrachées. Des arbres s’abattaient avec fracas dans l’obscurité ! Moi j’ôtai les feuilles de ma figure. Je crachais des feuilles. J’ai pensé que j’allais étouffer ou être tué par la chute d’un arbre. Puis j’ai entendu un énorme grondement et le bruit d’une ruée. Et alors, subitement – Méphistophélès !

– Vous l’avez vu ?

J’avais le regard fixé sur le papillon. C’était un joli animal. Une piéride du chou, je crois bien. Rien de très rare. Mais un assez beau spécimen.

J’aime ça, les papillons.

– Je l’ai entendu, dit-il. Il courait autour du cercle. Avec un bruit de chariot sur des pavés. Cela résonnait dans ma tête. Puis la foudre a frappé. Un arbre gigantesque s’est abattu en flammes. La cime est tombée près du cercle et

elle s'est consumée là, comme un feu de joie. Le tonnerre éclatait! Aux quatre coins de la forêt!

– Excusez-moi, dis-je. Vous avez chié dans votre froc?

Il ouvrit un œil injecté de sang pour me regarder.

Il dit:

– En fait, j'étais irrité.

– Bon Dieu! dis-je.

Il but de l'alcool. Il avait l'air assez content de lui.

Au moins, il y avait un petit peu de neuf dans cette version.

D'une certaine manière, cela la rendait plus réelle. Toujours des conneries sans queue ni tête. Mais plus réelles.

– Franchement, j'étais en rogne, poursuivit-il. J'en voulais à Méphistophélès parce qu'il essayait de m'impressionner avec du boucan et du feu. J'étais déçu, également. Je voulais le *voir*. Je voulais lui *parler*. Des éclairs, j'en avais vu des masses. Et il n'y a pas moyen de discuter avec le tonnerre.

– On ne saurait mieux dire, fis-je.

Son œil noyé me jeta un regard courroucé.

Je concentrai mon attention sur le papillon. Il avait l'air tout à fait heureux sur la pointe de la botte.

Je fus content lorsque l'œil se ferma.

Un silence.

J'entendais l'alcool gargouiller dans sa gorge. Il a une pomme d'Adam comme une balle de tennis. Sauf que j'espère ne jamais voir une balle de tennis avec une telle couche de crasse. Si l'idée vous prend de foutre une balle de tennis dans les chiottes les plus proches, puis de la repêcher avec une pince, vous obtiendrez quelque chose comme sa pomme d'Adam.

– J'ai entendu de la musique, continua-t-il. Des voix de filles. Un chant sans paroles. Alors j'ai dit: « Ça, c'est mieux. » J'ai dit: « Maintenant, laissez-moi vous voir. » Immédiatement, le chant a cessé et j'ai vu un globe de feu. Le globe dansait. Puis il s'ouvrit. Il se fendit en son milieu. La lumière en jaillit, elle avait la forme d'un homme. Il se

mit à courir autour du cercle. En rond, en rond, de plus en plus vite. La chaleur m'a brûlé les sourcils.

Ils ont l'air d'avoir repoussé.

Il a le sourcil broussailleux. Cela croît sur son crâne comme de vieilles algues.

Je savais ce qui allait venir à présent. Et pour une raison ou pour une autre, je n'avais pas envie que le papillon l'entende. C'est bête, évidemment. Mais j'ai de ces attaques sentimentales de temps à autre. J'ai essayé de prendre des pilules contre ça. Rien à faire. Je dois vivre avec. Je dois dire, à ce moment-là, j'avais une sorte de pitié pour moi-même et j'aurais préféré être le papillon. Bon, je frappe doucement dans mes mains. Le papillon plie les ailes. Puis il s'en va en zigzag, sans élégance, comme si sa mère ne lui avait jamais rien appris. Bien. Je le regardai s'en aller à travers le labyrinthe.

– Un moine gris se tenait devant moi, dit-il.

– Ce sont toujours les franciscains qui brûlent le mieux, dis-je.

– Un moine gris se tenait devant moi, dit-il.

– Et il ne brûlait pas?

(Parfois, Méphistophélès brûle tout au long de l'histoire.)

– Il ne brûlait pas.

(J'étais parti pour la version sans cuisson.)

– Il ne hurlait pas? Il ne grondait pas comme le tonnerre? Il ne chantait pas comme un chœur de filles de Hambourg? Il ne vous canardait même pas un petit peu avec des feuilles printanières?

Il m'ignora, il buvait à sa bouteille. Cette bouteille était un joyau au soleil. Je notai que ses mains tremblaient encore.

– Méphistophélès, dit-il en bavant de la liqueur. Il m'a parlé. Je l'ai entendu. Méphistophélès.

– D'accord, dis-je. C'est l'endroit où je vous demande toujours ce qu'il a dit. Ce que vous pensez avoir entendu. Les premiers mots que vous a adressés votre esprit.

Il ne dit rien.

– Et vous ne me répondez jamais.

– C’est vrai. Je ne peux pas.  
– Pourquoi? Pourquoi pensez-vous que vous ne pouvez pas?

Il ne répondrait pas à cela non plus, c’est sûr.

– Bon sang! dis-je. Quarante jours en tout et pour tout. Vous ne croyez pas qu’il serait temps de cracher le morceau, non? Les premiers mots de Méphisto, qu’est-ce que c’était?

Les yeux s’ouvrirent brusquement. Mais ils ne me regardaient pas.

Il était couché sur le dos, contemplant le ciel.

À propos, j’avais eu raison. Le temps virait nettement au beau. Avec le soleil qui montait, l’œil brillant et la queue en panache.

– Sa voix était très belle, dit-il.

Je poussai un soupir.

– Je le sais. Vous me l’avez dit mille fois au moins. Mais qu’est-ce qu’il vous a *dit*, Méphistophélès?

Il hocha la tête.

Il regardait fixement le soleil sans ciller.

Il est capable de ça. Ses yeux sont froids comme l’enfer.

(Pas que l’enfer soit froid *ou* chaud. Pas que j’y croie. C’est juste une figure de style, vous comprenez.)

De toute façon, ce n’est pas bon. Fixer le soleil comme ça. Ça doit être mauvais pour les nerfs optiques. Ça lui mettait les larmes aux yeux. Je l’avais remarqué.

– Je savais ce que je voulais, dit Faust.

## 20. Un chapitre qui contient 69 Faust

Sapristi! Ça fait tout un temps que j’évite son nom! Pourquoi? J’ai la trouille ou quoi?

À la fin du morceau précédent, en écrivant les mots « dit Faust », je me suis rendu compte de ce que j’avais fait.

J’ai regardé en arrière. Ça saute aux yeux comme les boules d’un bouledogue.

Tout au long des chapitres 1, 9, 15, 17, 18 et 19 (jusqu'à la dernière ligne), j'ai évité le mot et j'ai appelé Faust « lui ».

C'est-à-dire que chaque fois que je relatais ce que lui et moi avions dit ou fait ensemble, j'ai laissé tomber son nom. À d'autres endroits, là où j'écrivais des choses plus générales sur le Herr Doktor, pas d'inhibition de ce genre.

C'est bizarre. Je n'aime pas ça.

C'est presque comme si j'avais eu peur de regarder Faust dans les yeux. Je veux dire : quand Faust et moi sommes ensemble, face à face, sur la même page.

Je ne comprends pas et je n'arrive pas à expliquer. Ça ressemble à de la superstition. Ça a un parfum de magie noire.

Ça m'embête bien plus que ces sornettes à propos des premiers mots de Méphisto. Qu'est-ce que j'en ai à foutre de ce que le vieux con croit qu'ils étaient, ces premiers mots ? De toute façon, il a *imaginé* toute la scène. Mais comme Faust aime son petit mystère ! Comme il l'adore ! Encore ce matin, là, dans le labyrinthe, avec son air de contempler l'espace comme s'il apercevait des trucs que je ne peux pas voir... Et de prétendre que ces premiers mots contenaient le secret de l'univers ou je ne sais quoi. Des paroles qu'il n'a jamais entendues. Des paroles qui n'ont jamais existé que dans sa caboche fêlée. *Ach*, au diable tout ça.

Mais cette affaire de nom que j'évite de citer. Ça, ce n'est pas bon.

Franchement, il faudrait que je revienne en arrière pour changer tout ça. Mais je suis pressé d'écrire. Je n'ai pas le temps. Autant de pages à écrire avant la tombée de la nuit. Et la bière qui devient plate. Plus une seule cerise. Je vais entamer mes fromages.

J'écris vite. Mais pas assez vite. Pas assez bien ?

Est-ce que je subis son influence néfaste ?

Néfaste Faust. Né faste ? Né Faust.

Va pour les fastes de l'écriture.

Écrivons faste. Je vais écrire Faust sur toute la page.

*Faustus, fausta, faustum.*

L'heureux vieux trou du cul malheureux.

Faust  
Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust  
*Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust*  
*Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust Faust*  
FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST  
FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST  
FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST FAUST

# *FAUST*

Retournez en arrière si vous avez envie et mettez-les où vous voulez.

## *21. Les ciseaux du diable*

Faust<sup>1</sup> se léchait les lèvres.

Une feuille tombée de la haie restait collée à sa lèvre inférieure. Il la lécha aussi.

– Je veux qu'on me rende mon âme, dit-il.

– Qui « on » ? Le diable ?

– Dieu.

Je fis un sourire poli.

Il se mit à rouler la feuille entre le pouce et l'index. Il la réduisit en poussière.

– C'est ce que j'ai dit à Méphistophélès, dit Faust. « Je veux qu'on me rende mon âme. »

Ça, c'était nouveau. C'était une nouvelle.

Il m'avait déjà donné des centaines de raisons pour avoir fait ce qu'il avait fait.

Le pouvoir.

---

1. Voilà. Je l'ai fait. Pas d'éclair. Pas de tonnerre. Je lui en donnerai, du « Faust » ! Bon, ce fromage. Du gruyère. Celui qui a des trous.

La sagesse.

Des tas de conneries du même tonneau.

Mais le truc de ravoir son âme, je ne l'avais pas encore entendu.

Évidemment, il était soûl.

Il m'envoyait de la poussière de feuille en pleine figure pendant ce temps-là, et il souriait, mais ses yeux ne souriaient pas.

Puis :

– Quel a été le péché du diable ? demanda l'andouille à brûle-pourpoint.

– Comment voulez-vous que je le sache ?

– Quel a été le péché du diable ?

– Je ne crois pas au diable, dis-je.

– *Quel a été le péché du diable ?*

Il était terriblement ivre.

Il fallait que je continue à ne pas le contrarier.

– L'orgueil, dis-je avec lassitude. Le diable est censé être un ange qui voulait être l'égal de Dieu.

– Qui dit cela ?

– Saint Thomas d'Aquin.

– Est-ce que Thomas a raison ?

– Je ne sais pas.

– Moi je le sais.

– Vous pensez qu'il a tort.

– Non. Je *sais* qu'il a tort. Le diable ne voulait pas être comme Dieu. Le diable ne voulait aucune partie de Dieu. Il voulait ravoir *son* âme. Tu appelles ça de l'orgueil ?

– J'appelle ça rien du tout, dis-je.

– Moi, j'appelle ça la liberté, dit Faust.

– Vous appelez ça la liberté, dis-je. Donc, vous êtes à genoux dans la forêt de Spisser, vous vous relevez et vous demandez à votre Méphistophélès de revenir vous voir la nuit suivante. À minuit. Dans votre maison. Et comme il est un diable du genre ponctuel, il arrive à l'heure pile. Puis vous faites des causettes théologiques emmerdantes, vous et

votre moine gris. Et finalement, le vendredi saint, vous vous décidez...

– J'étais décidé depuis longtemps, dit Faust. Bien avant Méphistophélès.

– Alors pourquoi attendre le vendredi saint?

– J'éprouvais le diable, dit Faust. Une simple expérience.

Il but un coup de schnaps. Son articulation devenait pâteuse.

– Méphistophélès ne venait que si je l'appelais. Je voulais en être sûr. Je voulais être sûr qu'il me laisserait tranquille si c'était cela que je désirais. J'avais besoin de savoir que le diable n'était pas aussi mauvais que Dieu.

Elle est bonne, celle-là, Faustus.

Un scarabée tomba de la haie. Il se mit à ramper sur ma nuque. Je le laissai ramper.

Faust dit:

– Tu as raison sur un point. C'est vrai que mes conversations avec Méphistophélès étaient un peu ennuyeuses. Nous étions dans ma chambre. La pluie sur le toit. Le vent aux fenêtres. Les bougies qui brûlaient. C'étaient des bougies de cire d'abeille. Méphistophélès était très souriant. Mais il ne m'a pas raconté grand-chose que je n'eusse déjà pensé par moi-même.

– Il était comment, son sourire? demandai-je.

– Religieux, répondit Faust.

La cire d'abeille sent bon. J'étais content d'être à l'extérieur. Je n'avais pas de confiture. Son odeur avait empiré depuis la Noël.

Le scarabée descendit le long de mon épine dorsale jusqu'au haut de mes fesses. Il chatouillait. Je le laissai chatouiller.

Faust dit:

– Ton vieil ami Thomas d'Aquin dit que l'homme est une créature de raison composée d'un corps et d'une âme. Ce que Thomas évite de dire – ce qu'ils évitent tous de dire –, c'est que ni le corps de l'homme ni son âme ne lui

appartiennent. Je veux dire: à la fin. Son corps retourne à la poussière dont il est fait. Son âme retourne chez son propriétaire – Dieu. Où est le sens de tout cela?

Il cracha.

– L’homme n’est pas né libre, continua-t-il. L’homme est un pantin. Les hommes dansent au bout de fils enroulés autour des doigts de Dieu. Eh bien, le diable possède des ciseaux, mon fils. *Des ciseaux!*

Le scarabée pénétra dans ma culotte. Ça me fit gigoter.

– L’homme ne peut pas couper le fil tout seul, dit Faust. Mais le diable peut le faire. Ce que Thomas d’Aquin nomme « orgueil » n’était rien d’aussi mesquin ou d’aussi évident. Le diable est un ange. Ne l’oublie pas. Le diable savait très bien ce qu’il voulait. Il voulait ravoir son âme. Il voulait être un esprit libre. Il est un esprit libre.

L’alcool dégoulinait sur son menton.

– Et moi aussi je suis un esprit libre, dit Faust.

Il tremblait de tout son corps.

– Un homme libre en ce monde qui est la plaisanterie de Dieu! Un esprit libre dans l’éternité!

Le scarabée atteignit mes couilles.

– Crois-tu possible que les anges qui n’ont pas renié Dieu soient libres? demanda Faust.

Le scarabée me donnait des démangeaisons.

– Qu’est-ce que le ciel? s’écria Faust. Rien qu’un spectacle de marionnettes!

Ce scarabée était embêtant.

– Qu’est-ce que l’enfer? tonna Faust. L’absence de la présence de Dieu. Qui dit cela? L’Église! Et pour une fois, elle ne se fourre pas le doigt dans l’œil. *L’absence de la présence de Dieu.* C’est cela que je voulais. C’est cela que je veux. Et c’est cela que j’ai et que je vais avoir!

Le scarabée déambulait autour de ma couille gauche.

J’en avais marre.

J’ai tendu la main. Je l’ai saisi et pincé.

J’ai anéanti le scarabée, mais j’ai failli me châtrer.

– Tu n’as rien saisi, dit Faust.

Je glapis :

– Si ! Si !

## 22. *Les Articles*

Il croyait que je parlais de ses idioties de ciseaux. Moi je voulais dire cette saloperie d’insecte, simplement.

Faust buvait et il grimaçait son sourire.

– Méphistophélès m’a promis que je serais libre de Dieu pendant 24 ans sur la terre, dit-il. Et après ça, la liberté parfaite dans l’éternité !

Ses yeux se croisèrent.

– Les Articles, dit-il. Tu te souviens ?

Je fis un effort pour avoir un air sensé.

Ces « Articles », ce sont les choses qu’il prétend avoir élaborées avec le soi-disant agent du diable pendant ce carême d’il y a longtemps.

Ça donne ceci :

1. Méphistophélès n’apparaîtra ou ne parlera que lorsque Faust l’invoquera, sous la forme désignée par Faust.

2. Méphistophélès sera le serviteur de Faust et fera toujours ce que Faust désirera.

3. Méphistophélès aidera Faust à d’autres moments en restant invisible pour tout autre.

4. Méphistophélès apportera à Faust tout ce que celui-ci demandera et fera ce que Faust exigera.

5. À la fin, Faust sera un esprit comme Méphistophélès lui-même.

– Le 5<sup>e</sup> Article, dit Faust. Ça, c’est le meilleur. La bonne affaire. Le dernier petit coup de ciseaux.

Ses yeux étaient comme des charbons, il riait.

Je me levai et demandai d’un ton irrité :

– Et alors, pourquoi ces histoires de damnation ? Pourquoi se lamenter sur les quarante jours ? Vous devriez vous réjouir

d'être bientôt totalement libre ! Ce n'est pas ça que vous voulez, être un diable comme votre copain ?

– Tu ne sais pas de quoi tu parles, dit Faust.

Peut-être pas. Mais alors lui non plus.

Et est-ce que vous avez déjà eu un scarabée anéanti collé aux couilles ?

Ce n'est pas amusant.

Je me mis à sautiller sur place.

Le scarabée tomba le long de la jambe de ma culotte. Je l'inspectai.

Un scarabée parfaitement ordinaire.

Pour plus de sûreté, je l'écrasai du talon.

### *23. Définition de l'enfer*

Faust ne prêta pas attention à ma danse.

Il était presque complètement bourré.

Il regardait de nouveau le soleil, les yeux grands ouverts. Cette fois, je remarquai qu'ils n'étaient pas humides. Peut-être qu'ils ne se mouillent plus si on est suffisamment soûl ? En tout cas, ça ne peut pas être bon pour les nerfs optiques.

– Je n'ai pas peur de ce qu'on nomme l'enfer, dit-il. L'enfer, ça signifie être libre de Dieu. Je m'en réjouis à l'avance. Mais il faut que je sois sûr. Aussi sûr que je l'ai été ici sur terre. Ça a été bon, Chris. Ça a été bon d'être libre.

– Alors vous pensez que le diable aurait pu vous rouler ? Que Dieu tient encore toujours votre âme entre Ses doigts ?

– Non, murmura Faust. J'aime tout simplement le soleil.

### *24. Pas de tombe pour Johann Faust*

Toutes ces conneries à propos de son amour du soleil. Cette sentimentalité larmoyante d'ivrogne. Faust était poivré

et fêlé. L'alcool lui était monté au cerveau. Un moment il parlait de damnation et la seconde d'après de salut. Je voyais bien qu'il avait la cervelle déglinguée. J'en avais soupé, de son bavardage.

Il est déjà deux heures maintenant. J'en ai également soupé du gruyère. Passons au céleri.

Je crois que pour gagner du temps je vais vous donner le reste des foutaises de Méphisto sous forme de résumé. Il y a d'autres choses plus importantes que je dois noter. Importantes en fonction du voyage que nous avons en perspective.

Je lui ai donc dit que son pacte avec le diable n'était pas si mauvais, maintenant qu'il l'avait « expliqué ». Il avait pesé le pour et le contre, et il avait de bonnes chances. J'ai poursuivi sur le thème *liberté*, pour le caresser dans le sens du poil. J'ai cité Tertullien, Palladius, Ignace d'Antioche, Justin, Jérôme et le concile d'Éphèse. J'ai fourré dedans Polycarpe et Basile, pour porter chance. Et puis quelques modernes: Mélanchton, Érasme, le Constipateur. J'ai même fait une petite citation de Jean le Franzose. Question de lui remonter le moral en montrant que tous, les latins et les luthériens, les Pères de l'Église et les fils de pute contemporains, tous racontent les mêmes foutus bobards. L'homme qui est corrompu dès son premier souffle. La vieille histoire pas originale du péché originel. Puisque c'était ainsi, le diable et ses ciseaux avaient un sens. (Ou n'étaient pas un non-sens total.)

Résultat: Faust m'a regardé comme si j'étais un asticot qui venait de sortir de la pomme du jardin d'Éden.

Il ne voulait plus de théologie. Il voulait me parler de la dernière bavette taillée avec son copain gris, le Méphisto, et me raconter comment ce zombie avait joué le facteur pour son pacte.

Il prétendait avoir passé tout le carême de 1516 à mener son expérience. Il escomptait que si Méphistophélès trichait et le menait en bateau, cet aimable franciscain ne pourrait pas rester tranquille. Il aurait été obligé de se pointer pour l'engueuler ou le cajoler et cela aurait:

a) rompu l'Article 1 de leur convention (selon lequel Méphistophélès n'apparaîtrait que lorsque Faust le convoquerait) ;

b) prouvé que le grand patron, le diable, était aussi casse-pieds que Dieu.

Donc Faust s'était tenu peinard, bouche cousue, attendant, se baladant les mains derrière le dos, prenant bien soin de se trouver souvent dans la forêt de Spisser, rien que pour voir s'ils interpréteraient cela comme un signe qu'il était déjà des leurs. Si jamais ils l'avaient fait, disait-il, il aurait donc su qu'il n'était pas du tout maître de son destin.

Pas le moindre couinement derrière les arbres.

Pas une seule empreinte de pied fourchu dans l'humus.

Et même, le temps tournait au beau.

Faust, assis au soleil, dormait. Il faisait de doux rêves, à ce qu'il disait.

Il avait donc terminé son expérience le jour du vendredi saint. (Comme par hasard ! Vieux cabotin !) Il était allé s'asseoir sur une tombe au cimetière de Kundling. Il avait une bouteille de vin du Rhin bon marché. C'était le matin. Belle journée. Les gens passaient devant lui en allant à l'église. À chaque petite grenouille de bénitier qui passait, Faust levait bien haut son verre et disait bonjour. Évidemment, personne ne répondait. La plupart se signaient. Certains crachaient. Il avait déjà une certaine réputation.

Une fois tout le monde à l'intérieur, portes fermées, Faust s'était baladé dans le cimetière. Il avait inspecté les tombes et les urnes. Renversé une urne. Qui était tombée dans un trou. C'était une fosse fraîchement creusée. Elle était vide, béante, les mâchoires vertes largement ouvertes, attendant d'avaler un pâté de corps chrétien. C'est alors qu'il s'était décidé. Pas de tombe pour Johann Faust ! Il avait empli son verre de vin et bu un grand toast : « À la santé du diable ! » avait-il crié. Puis : « Méphistophélès ! »

Méphistophélès était apparu immédiatement au fond de la fosse. Couché, avec son sourire religieux, drapé dans un linceul.

Faust avait laissé tomber verre et bouteille, qui s'étaient fracassés.

Méphistophélès s'était levé, incliné. Il s'était confondu en excuses, la tête sortant de la fosse. Expliquant qu'il n'avait pas eu l'intention d'effrayer Faust. Simplement, les esprits ont l'habitude de se matérialiser en des formes adaptées à l'endroit où on les invoque; il n'avait pas tenu compte de ce qu'un humain comme Faust n'aimait pas voir surgir un corps d'une tombe fraîche.

Faust lui avait rappelé la deuxième clause de l'Article 1: Méphistophélès était tenu d'apparaître sous la forme choisie par Faust. Méphistophélès avait répliqué avec raison que Faust n'avait nommé aucune forme particulière en cette occasion.

Faust avait dit alors que jusqu'à nouvel ordre Méphisto devait toujours apparaître en moine gris avec une clochette à la main comme saint Antoine<sup>1</sup>. De plus, Méphisto devait toujours faire sonner la clochette deux fois avant d'apparaître, afin que Faust ne laisse pas tomber sa bouteille, ne meure pas d'une attaque cardiaque, etc.

Méphisto avait dit OK.

Cette fois-là, il était resté cadavre. Mais par la suite, selon Faust, il était chaque fois apparu en moine gris, après deux coups de clochette.

Ils avaient discuté le bout de gras, principalement au sujet des pouvoirs de Méphistophélès. Le macchabée était de belle humeur. Il avait confié à Faust qu'il était l'intermédiaire n° un pour le circuit du monde du Septentrion au Midi. (Mais qu'est-ce que ça pouvait bien signifier?) Tout ça au nom du diable, bien sûr.

---

1. Ermite. Né près de Memphis vers 251 apr. J.-C. Mort (à l'âge de 105 ans) sur le mont Kolzim. A subi quelques fameuses tentations pendant sa vie. Son autre attribut est un cochon.